

La tempête (Marie Ravel)

Oh! n'allez pas plus loin! la soirée est affreuse,
Le bois crie et gémit, la route est ténébreuse,
Nos prés sont des étangs, nos toits sont déchirés;
La grêle et l'ouragan, le tonnerre et la pluie,
Se liguent pour nous faire une guerre inouïe...
Bon voyageur, entrez !
Voyez comme, là-bas, la Manche tourmentée,
Charge de tout son poids la grève épouvantée,
lit puis, en reculant, met les bas-fonds à sec.
Qu'allez-vous devenir, pauvres nefp pèlerines,
Quand la tempête enlève aux roches sous-marines
Leurs manteaux de varech ?
Un long cri de douleur vient de percer l'orage :
C'est ce que l'on craignait, mon Dieu! c'est le naufrage
Plus fort, avec le flux, le gros temps a sévi.
Chacun nomme les siens, tout se lamente et pleure;
Quatre pêcheurs, hélas ! se sont, depuis une heure,
Noyés au cap Lévi.
Sous la rage du vent, la vague haute et noire
Tourne, en se dérochant, le nez du promontoire,
Et dans le havre à sec, bondit comme un torrent;
Avec elle entraîné, plus d'un frêle navire,
Tout disloqué déjà, touche, craque et chavire
Sur le nocher mourant.
Et les eaux se gonflant, roulent, exaspérées,
Les cadavres meurtris, les barques démembrées
Des amas de galets, d'habits et de limon...
Oh! qu'à d'autres malheurs votre bonté s'oppose,
Vous qui régnerez au Ciel et dont le pied repose
Sur le front du démon!
Reine des mariniers, nombre d'autres victimes
Se débattent encor dans l'horreur des abîmes,
Et luttent pour leurs jours, qu'un rien peut achever;
Arrêtez le ressac, portez-les sur la lame,
Vers ce peuple éperdu qui crie et les réclame,
Mais ne peut les sauver.
Plus d'une veuve est là, morne, désespérée.
Naguère, chaque soir, la famille adorée,
D'un bon père, avec joie, accueillait le retour.
Il ne reviendra plus... l'espérance est tarie,
Le foyer sans chaleur, et, peut-être, ô Marie!
Sans le repas du jour...
Dieu l'a voulu! C'est lui dont la main toujours pleine,
Au nid du passereau donne la tiède laine,
Lui qui soulève l'onde et permet le trépas.
Ses décrets sont cachés; mais il aura son heure:
L'oeil qui garde Israël et la pauvre demeure
Ne s'endormira pas.

Symphonie des parfums (Marie Kryszewska)

À Madame Dardoize

Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées, des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés. –

Dans tous les chers et charmeurs parfums d'autrefois. –

Mes souvenirs chanteront sur des rythmes doux, et me berceront sans réveiller les regrets.

Tandis que le morne et splénétique hiver pleure sur la terre inconsolée,

Et que le vent hurle comme un fou,

Tordant brutalement les membres grêles des ormes et des peupliers,

Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées,

Des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.

Et les rythmes et les parfums se confondront en une subtile et unique symphonie;

Les roses fanées se lèveront superbes et éclatantes,

Chantant avec leurs lèvres rouges les vieilles chansons aimées;

Elles s'enlanceront aux pâles jasmins et aux nénuphars couleur de lune;

Et je verrai passer leurs ombres miroitantes, comme en une ronde des robes de jeunes filles.

Les clochettes des liserons chanteront avec leurs parfums amers – les mortelles voluptés;

La violette à la robe de veuve dira les tendresses mystiques et les chères douleurs à jamais ignorées;

L'héliotrope avec son parfum vieillot et sa couleur défraîchie, fredonnera des gavottes, ressuscitant les belles dames poudrées qui danseront avec des mouvements lents et gracieux.

Musc minuscule et compliqué comme une arabesque,

Scabieuse, – reine des tristesses,

Opoponax dépravé comme une phrase de Chopin,

Muguet, – hymne à la gloire des séraphiques fraîcheurs,

La myrrhe solennelle, le mystérieux santal,

L'odeur du foin coupé, – sereine et splendide comme un soleil couchant,

Iris où pleurs l'âme des eaux dormantes,

Lilas aux subtils opiums,

L'amoureuse vanille et le chaud ambre gris

S'uniront en des accords grondants et berceurs – comme les orgues et comme les violons

Évoquant les visions cruelles et douces

Les extases évanouies, – les valseuses mortes, – les cassolettes éteintes et les lunes disparues.

Tandis que le morne et splénétique hiver pleure sur la terre inconsolée;

Et que le vent hurle comme un fou, tordant brutalement les membres grêles des ormes et des peupliers,

Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées, des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.

Le Temps de vivre (Anna de Noailles)

Déjà la vie ardente incline vers le soir,
Respire ta jeunesse,
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,
De l'aube au jour qui baisse.
Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,
Aux mouvements de l'onde,
Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,
C'est la chose profonde ;
Combien s'en sont allés de tous les coeurs vivants
Au séjour solitaire,
Sans avoir bu le miel ni respiré le vent
Des matins de la terre,
Combien s'en sont allés qui ce soir sont pareils
Aux racines des ronces,
Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil
Se déploie et s'enfonce !
Ils n'ont pas répandu les essences et l'or
Dont leurs mains étaient pleines,
Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort
Sans rêve et sans haleine.
- Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase,
Penche sur les chemins, où l'homme doit servir,
Ton âme comme un vase ;
Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein La
vie âpre et farouche ;
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche.
Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment,
Les rives infidèles,
Ayant donné ton coeur et ton consentement
A la nuit éternelle...

Nocturne (Lucie Delarue-Mardrus)

J'ai contemplé de loin la mer électrisée,
Toute de pâle feu.
Je pouvais deviner chaque vague frisée
A son phosphore bleu.
Je voulais m'enfuir dans la nuit orageuse,
Devenir l'élément,
Déferler et luire avec la vague creuse,
Impétueusement.
Pourtant je suis restée assise à la fenêtre
Et nul ne pouvait voir
Le phosphore caché qui courait dans mon être
Allumer mon oeil noir.

Correspondances de Mme de Sévigné :

À Gilles Ménage, 23 juin 1668

Votre souvenir m'a donné une joie sensible, et m'a réveillé tout l'agrément de notre ancienne amitié. Vos vers m'ont fait souvenir de ma jeunesse, et je voudrais bien savoir pourquoi le souvenir de la perte d'un bien aussi irréparable ne donne point de tristesse. Au lieu du plaisir que j'ai senti, il me semble qu'on devrait pleurer : mais, sans examiner d'où peut venir ce sentiment, je veux m'attacher à celui que me donne la reconnaissance que j'ai de votre présent. Vous ne pouvez douter qu'il ne me soit agréable, puisque mon amour-propre y trouve si bien son compte, et que j'y suis célébrée par le plus bel esprit de mon temps. Il faudrait, pour l'honneur de vos vers, que j'eusse mieux mérité tout celui que vous me faites. Telle que j'ai été et telle que je suis, je n'oublierai jamais votre véritable amitié, et je serai toute ma vie la plus reconnaissante comme la plus ancienne de vos très humbles servantes.

Mme de Sévigné

Au Comte de Bussy-Rabutin, 4 septembre 1668

Levez-vous, comte ; je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la chose comme elle s'est passée, c'est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler injustement une petite brutale. Adieu, comte. Présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats singuliers. Ma fille vous fait ses compliments. L'opinion que vous avez de sa fortune nous console un peu.

Mme de Sévigné